

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 18

Artikel: Bourg-Ciné-Sonore
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223907>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LA MÈRE

Roman inédit.

Bonhomme, tout rond, tout franc, le docteur approuvait, mais dans son regard et dans l'arc de sa bouche, une singulière ironie apparut, furtive.

— Indiscutable, autant que possible, docteur!
— Très joli. Autant que possible est une trouvaille. J'aime aussi cette expression. Elle fleurit la modestie.

Valentin Porchard sentit l'intention railleuse. Il voulut expliquer.

— Mais, docteur, vous comprenez vous-même que dans le tas...

— Oui, c'est juste... le tas. Il y en a un tas de ces petits papiers, un tas!

Il prononçait le mot avec emphase, ouvrant tout grand les yeux pour prouver son admiration et faisant, des deux mains, le geste d'amonceler. Porchard fils se récria.

— Oh! docteur, je ne fais que commencer. Il n'y en a pas des masses.

— C'est cela. Un début, mais un début qui promet. Et vous avez le doux espoir d'entasser. Je comprends. De sorte que les circonstances de la vie, publique ou privée, mettront l'avocat Porchard en contact avec X ou Y, il n'aura qu'à ouvrir ses cartons à l'initiale voulue pour remuer les fantastiques petits papiers... Ça vous a un parfum délicieux.

Mais deux vieux messieurs interrompirent les confidences par de bruyantes salutations.

— Salut, docteur...
— Serviteur, mon vieux Pilloud.

Des poignées de mains vigoureuses s'élevèrent, puis les arrivants s'inclinèrent assez froidement devant Valentin, pour lequel ils ne paraissaient pas éprouver une excessive sympathie, et celui-ci leur rendit ce salut, avec une identique aménité.

— Bonsoir, messieurs.
Cela dit, il se retira, sans affectation.

— A plus tard, docteur.
— Vous nous quittez. La jeunesse va à la jeunesse. C'est naturel. Au revoir. Amusez-vous! Et pas trop de petits papiers, hein?

Ils rirent, et le docteur, en revenant à ses vieux amis :

— Eh! bien, quoi de neuf?
Un de ces messieurs répondit :

— Monnard n'est pas content.
L'autre se récria.

— Mais si, mais si... Que dis-tu là? Au contraire.

— Non, non, tu n'es pas content. Ça se voit. Tu voudrais, sur cette terrasse, cinq ou six drapeaux vert et blanc et une douzaine d'écussons « Liberté et Patrie ».

Tous trois partirent à rire. On connaissait le chauvinisme admirable du bon Monnard, ancien instituteur, devenu secrétaire d'une puissante association philanthropique. Joyeux compagnon. On l'aimait pour son entrain, ses allures vives, et aussi pour son patriotisme cantonaliste et naïf qui embellissait hommes, choses et œuvres du pays vaudois. Volontiers, il eût dit : « N'y en a point comme nous ». Et, s'il n'osait le dire, craignant les railleries, assurément, il le pensait. Brave homme, à l'âme simple et délicate.

Cependant, Gailloud, son intime le taquinait encore au sujet de désirs supposés.

— Et ce n'est pas tout, docteur, ce n'est pas tout, Monnard souhaiterait, là, à cette place, devant la véranda, un gramophone qui chanterait : *La Fita d'ao Quatorde*, le *Canton de Vaud*, le *Vieux Léman* et un peu le *Cantique Suisse*.

Cette fois, Monnard s'insurgea.

— Tais-toi, *Formule*, fit-il avec une feinte colère.

— Ah! ah! bien répliqué, approuva le docteur. Bien tapé. Tu y as, Gailloud.

Celui-ci, grand et maigre, un peu solennel, se rengorgeait, déclarant accepter avec honneur un sobriquet de si louable origine.

Fonctionnaire municipal, administrateur hors ligne, disait-on, un peu raide, un peu têtue, Constant Gailloud avait la passion des imprimés, des livres à souches, des registres. Chaque mois, il proposait à ses chefs l'adoption d'un nouveau formulaire, d'une nouvelle fiche, qu'ils acceptaient par habitude ou par indifférence, accumulant ainsi les inutilités paperassières. Ses collègues et ses inférieurs l'avaient surnommé « Gailloud *Formule* ». Très honnête homme, père affectueux, il n'oubliait ses imprimés que pour gâter ses filles, Alice et Noémi, deux adorables jumelles de dix-sept ans, brunes, gaies, intelligentes, peu soucieuses de paperasses. La mère, personne douce et tranquille, se confinait dans les soins du ménage et dans la préparation de conserves et de confitures réputées, dont elle donnait libéralement les recettes à ses amies.

— Oui, oui, *Formule*, tu as beau rire, le canton, c'est toujours le canton, et un brin de vert et blanc ne fait de mal à personne. Tout le monde n'est pas cosmopolite comme Pousaz...

— Qui m'appelle? Oh! tiens, bonsoir, messieurs. Vous n'avez pas vu le maître de céans? Non... Je le cherche... Très important... A bientôt, n'est-ce pas, mille regrets, détail d'organisation.

Maintenant, ayant, enfin rencontré « le maître de céans », il l'accompagnait, donnait des explications verbeuses à deux amis de Pierre Dubois, deux Parisiens, le père et le fils, que les hasards d'un voyage en Suisse avaient amenés à Lausanne, peu de jours auparavant. Sur la terrasse, il y eut quelques présentations.

— Monsieur Adolphe Chevandier, de Paris.
— Monsieur Chevandier fils.
— Enchanté, monsieur.
— Très honoré.

Banalités courantes de rencontres occasionnelles qui ne se renouveleraient pas. Chevandier père — de la maison Chevandier, Bigard & Cie, agents de change — était, d'ailleurs, d'une courtoisie distante. Il avait accepté l'invitation de Pierre Dubois parce qu'on ne saurait froisser une puissance financière, mais il s'était étonné d'une soirée bourgeoise en plein été; passe encore pour un bal de Kursaal ou de station alpestre, mais chez des particuliers, quelle hérésie! Après ça, en Suisse, n'est-ce pas? Et un petit sourire apitoyé complétait la pensée et ajoutait à son amabilité. Mais l'attitude gourmée de l'agent de change vis-à-vis des Lusois ne troublait pas l'optimisme du notaire Pousaz désireux de « placer » une villa et de compter M. Chevandier au nombre de ses clients. Il énumérait les avantages des immeubles disponibles comme s'il eût égrené les termes d'un prospectus.

— La vue des Alpes, la vue du lac, un air pur, proximité de la ville, chemin de fer et tramway, confort moderne, installations irréprochables, chauffage central, lumière électrique, eau de source...

— Et chambres de bains, ajouta Chevandier fils pour parfaire le boniment.

Le notaire ne sentit pas la raillerie et approuva.

— C'est exact, monsieur, j'oubliais. Oui, oui, chambres de bains merveilleusement appareillées. Et un prix d'une modicité rare. Véritables occasions. Si monsieur Chevandier...

Pierre Dubois interrompit.

— Mais, mon bon notaire, vous ferez l'article en soupant. Allons plutôt avaler une gorgée de champagne...

Là-bas, en demi-cercle, devant le buffet, quelques messieurs parlaient politiquement en mangeant des petits gâteaux. Il y avait là le commandant Pasche, ancien instructeur d'infanterie devenu

pacifiste; le professeur Maulaz, maître de latin au collège cantonal et parrain de Jeanne, brave homme, un peu pédant, très puriste, genre « ne dites pas, mais dites »; le pasteur Reymondin, cousin des Berger et qui, veuf, avec deux grandes filles à marier ne dédaignait pas les soirées. Et quelques autres bons bourgeois ou fonctionnaires, amis ou parents.

A côté d'eux un groupe de jeunes discutait de choses publiques abordant les idées générales et les considérations philosophiques.

Cette discussion semblait lui promettre une délicate distraction lorsqu'elle fut brusquement interrompue par la venue d'un groupe de jeunes filles qui taquinèrent le docteur Pilloud, occupé à manger une meringue.

— Oh! le gourmand, disait Jeanne. Voyez, mesdemoiselles, voyez! Et dire que toujours il nous prêche la frugalité.

Le docteur, très satisfait d'être un peu houspillé par ces fillettes, prenait un air contrit. Il avait vu naître ce petit monde, et il l'aimait, quelle que fût son antipathie paradoxale pour le genre féminin. Aussi, lorsque Alice Gaillard proposa de le conduire vers les mamans pour l'accuser devant ce grave aéroplane, n'opposait-il aucune résistance.

Alors, assiette et cuiller en mains, il se laissa entraîner, en souriant, vers un groupe de dames, qui, assises dans des fauteuils rustiques, écoutaient posément, avec de petits sourires approbateurs et une mimique aimable, les confidences de Mme Gailloud.

— Rien de plus facile, disait-elle. Vous épluchez deux kilos de baies d'épine-vinette, vous les jetez dans une bassine, avec trois litres d'eau et laissez cuire. Alors, n'est-ce pas, vous tamisez. (A suivre). *Prosper Meunier*.

Le premier pantalon. — Le petit Alfred étrenne contre la volonté de son père — son premier pantalon.

— Je rirais bien, dit le père, s'il faisait dans son pantalon!

La famille va se promener. Au bout d'une demi-heure à peine, Alfred s'arrête et se met à pleurer :

— Tu vas bien rire, papa, dit-il...

Bourg-Ciné-Sonore. — Enfin voici le premier film sonore parlant et chantant de Buster Keaton. « *Le Metteur en Scène* » c'est Buster Keaton. Rien que ce nom fait sourire d'aise à la pensée des précédentes joies causées par celui qui le porte. Voici une nouvelle manifestation de ses dons de suprême comique. Après avoir été « *L'Opérateur* » et le « *Figurant* », Buster Keaton représente aujourd'hui le « *Metteur en Scène* » et quel metteur en scène! Il semble ainsi avoir voulu réaliser une trilogie cinématographique, qui est, grâce à lui, d'une ingéniosité surprenante, d'une drôlerie supérieurement gaie. Le personnage qu'il incarne est, sous ses dehors ridicules d'une vérité très humaine. Les tribulations fondent sur lui, ses ambitions sont bafouées par la destinée ainsi que ses amours. C'est le rire partout, le rire continu. On ne saurait être plus agréablement infortuné, ni plus habilement maladroit. — Au programme, les actualités parlantes « Fox Movietone ».

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

La chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure; sous-vêtements, etc.; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

DODILLE

le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE